

Pour une analyse pragma-énonciative des figures de l'à-peu-près

Alain Rabatel

Les études sur les figures de l'à-peu-près rassemblées dans ce volume sont dédiées à la mémoire du regretté Ronald Landheer, professeur à l'université de Leiden (Pays-Bas). Auteur de nombreux travaux linguistiques et pragmatiques aussi vigoureux que stimulants, spécialiste des questions touchant au paradoxe et à l'ambiguïté, Ronald avait accepté avec enthousiasme de réfléchir sur la problématique des points de vue en confrontation dans les métaphores « approximatives » du discours académique linguistique. La vie – et la mort hélas, le 18 mars 2009 – en ont décidé autrement. A.R.

1. Tentative de délimitation du champ de l'à-peu-près figural

Avant d'être considéré comme une figure, l'à-peu-près est un terme qui indique une mesure approximative, puis un jugement axiologique largement dépréciatif sur des manières de dire non normées. En tant que figure, l'à-peu-près concerne d'abord des métaplasmes réunis autour du jeu paronymique, mais, au sens large, il renvoie à un grand nombre de figures prenant des libertés avec le sens, la syntaxe ou les modes de raisonnement logiques. De ce fait, ces figures d'à-peu-près sont englobées dans une réprobation qui estompe leur dimension figurale en faisant revenir à l'avant-plan la problématique des maladresses d'expression, voire des fautes. Or le présent numéro du *Français moderne* entend réinterroger d'un point de vue énonciativo-pragmatique l'ensemble de ces figures, en considérant les *à-peu-près* comme des porteurs d'intentions communicatives, *au plus près* du texte, selon l'heureuse expression que nous empruntons à L. Gaudin et à G. Salvan, dans ce volume.

1.1 La dynamique paronymique dans la figure de l'à-peu-près

Au sens figural restreint, l'à-peu-près est une figure de rhétorique définie par un double sens obtenu par un déplacement, sans contrepartie, de un ou deux phonèmes dans une phrase (Dupriez 1980 : 59). Molinié 1992 : 241 oppose l'à-peu-près à la contrepèterie suivant le nombre de phonèmes déplacés, un dans l'à-peu-près, deux dans la contrepèterie. Le « déplacement sans contrepartie » signifie qu'il y a changement phonétique par ajout, suppression par rapport à une façon normale de dire, sans permutation comme dans la contrepèterie. Cet à-peu-près est parfois nommé paragramme : mais la définition – manipulations d'un son (lettre ou groupe de lettres, syllabe) dans un mot ou un groupe de mots, « de manière à faire apparaître un sens nouveau, souvent plaisant » dont la finesse « peut être diversement appréciée » (Molinié 1992 : 241) – montre qu'il s'agit bien d'une seule et même figure.

Par rapport au calembour, les choses sont plus complexes, parce que la dimension paronymique est commune aux deux figures. Cependant la zone de recouvrement s'arrête là, car le calembour repose aussi sur des jeux homonymiques ou anagrammatiques qui produisent une équivoque sémantique (Pougeoise 2006 : 83). Bescherelle donne une définition plus explicite sur le rapport phonie/graphie, sans oublier la dimension sémantique à travers la référence à l'équivoque : « Jeu de mots fondé sur une équivoque et le plus ordinairement une similitude de sons, sans égards à

l'orthographe » (Dictionnaire Bescherelle, 10^e édition, 1863, *apud* Gagnière 1997 : 163). En fait, les définitions, comme les exemples, oscillent entre l'idée d'une « similitude de sons » strictement homophonique et une ressemblance moins stricte, paronymique, avec une variation (« La théologie c'est simple comme Dieu et Dieu font trois ») ou plusieurs (« un peu d'Eire, ça fait toujours Dublin »).

Aussi serait-il raisonnable de nommer ces calembours paronymiques des à-peu-près afin d'éviter les confusions qui aboutissent à ce que le calembour, au sens large, soit un parasynonyme d'équivoque, d'à-peu-près (Dupriez 1980 : 102, Gagnière 1997 : 80), voire occultent la place de l'à-peu-près. Ce dernier fait l'objet d'un renvoi à la catachrèse dans Ricalens-Pourchot 2005 : 51 et est absent de Pougeoise 2006. Comme le montrent les références précédentes, l'à-peu-près se laisse malaisément définir en tant que figure singulière : le glissement repose d'abord sur le fait, phonétique, que la paronymie se retrouve en d'autres figures, puis il s'étend au critère sémantique de l'équivoque. Dès lors, l'à-peu-près s'étend, outre les figures précédentes, aux mots-valises, mots tordus, paronomases, antanaclasses, brouillages¹, qui abondent le vaste ensemble des figures métaplasmiques.

1.2. De l'à-peu-près au sens restreint aux à-peu-près métataxiques, métasémémiques et métallogiques

Sur la base des représentations de l'à-peu-près dans l'usage courant comme « emploi légèrement impropre », « tournure un peu gauche », « langage approximatif » (Dupriez 1980 : 60), abstraction faite du caractère volontaire ou involontaire des gaucheries, l'à-peu-près se présente comme une catégorie très large. Sans aller jusqu'à inclure ici l'opposition sens propre/sens figuré, on est en droit de considérer que des figures telles que les alliances de mots, hypallages, oxymores, pléonasmes, périclases, zeugmes méritent d'être réinterrogées à l'aune de critères énonciatifs qui problématisent la notion de « caractérisation non pertinente » (voir Gaudin-Bordes et Salvan 2008, 2010). Et il pourrait en aller de même pour certains à-peu-près syntaxiques (anacoluthes, hyperbate, attelage, syllepse, énalage, brouillage syntaxique²), pour un certain nombre d'à-peu-près sémantiques (adynaton³, catachrèses, définies comme glissements sémantiques, cf. Molinié 1992 : 75, certaines figures de l'argumentation jugées fallacieuses en regard d'une norme logique discutable⁴), phonologiques (hiatus, cacophonie, verbigération⁵), sans oublier les à-peu-près lexicaux qu'on évoquait initialement. La liste pourrait d'ailleurs être étendue, si l'on pense que bien des figures centrales de la rhétorique jouent sur le flou, ainsi que l'a montré le n° 15 de *Semen*, coordonné par M. Bonhomme 2001, dans la mesure où l'ambiguïté et l'à-peu-près se retrouvent aussi dans les tropes classiques, comme la métaphore ou la métonymie.

¹ « Remplacement de quelque lettre, pour défigurer le mot » (dangir pour danger). Si les lettres sont interverties, il y a métathèse (Dupriez 1980 : 96).

² Dupriez 1980 : 96.

³ Hyperbole excessive apparemment non appropriée à son objet ou hyperbole impossible à force d'exagération : voir Dupriez 1980 : 28.

⁴ La liste est loin d'être exhaustive. Voir les articles de Marc Angenot et Claire Badiou Monferran.

⁵ « Production d'un texte dépourvu de sens, quoique les syntagmes, pris isolément, soient le plus souvent intelligibles et paraissent normalement agencés. » (Dupriez 1980 : 464)

Mais une telle hétérogénéité doit être absolument réduite : retiendront notre attention les figures – au sens du terme défini dans *Langue française* 160 – qui relèvent du langage approximatif et des équivoques qu'elles génèrent, exhibent, commentent voire revendiquent, comme le signalent les formules qui accompagnent les métaplasmes (sans doute plus souvent que les autres catégories de figure) : « Je risque l'à-peu-près », « Bravo, le calembour ! », « Le mot-valise est un peu forcé, mais il dit bien ce qu'il veut dire ». Il n'est donc pas suffisant que telle figure relève de la licence, du jeu avec des structures syntaxiques ou de l'équivoque pour relever de l'à-peu-près, il faut encore une transgression exhibée, assumée, qui fait voir les choses autrement en se jouant du langage ordinaire, tout en jouant sur une équivoque du sens.

En résumé, les figures de l'à-peu-près que nous examinerons explorent sciemment des limites du système (et des genres), en reposant sur de fortes atteintes au signifiant, à ses liaisons canoniques avec le signifié, mettant à mal la combinatoire syntaxique, certaines lois du langage. L'altération de la substance phonique ou graphique fournit aux à-peu-près un vaste champ d'expérimentation dans les métaplasmes (Dubois et alii 1970). Mais ces emplois approximatifs se retrouvent aussi dans les métataxes, jouant avec les structures grammaticales, les métasémèmes qui s'amuse avec le sens des mots, et dans les métalogismes bousculant les règles logiques et les relations contextuelles⁶.

2. Les usages de l'à-peu-près et les jeux avec les normes

Toutes ces figures d'à-peu-près font l'objet d'une certaine réprobation⁷, qui, si elle est largement partagée par les puristes, ne va pas jusqu'à une condamnation générale et définitive, du moins chez ceux qui mesurent la variation des usages et pressentent l'existence de forts motifs pour expliquer certains emplois déviants.

2.1. Caractéristiques socio-culturelles des figures de l'à-peu-près

Il est difficile de dissocier nettement la problématique de l'à-peu-près de celle des jeux langagiers, aussi subissent-ils les mêmes jugements de stigmatisation, qu'on les juge vulgaires (contrepèterie, calembour), qu'on les répute liés à des genres ordinaires ou bas (blagues de carabins, usages médiatiques ou publicitaires, communication politique, paralittératures), quand bien même des mouvements littéraires appartenant à la production restreinte (Grands Rhétoriciens, Oulipo) et de grands écrivains ont exploité cette veine, tels, Molinet, Marot, Rabelais, Hugo, Laforgue, Jarry, Apollinaire, Fargue, Allais, T. Bernard, Guitry, Michaux, Vian, Queneau, etc. Les figures de l'à-peu-près sont aux antipodes de la rhétorique du grand style à prétention valorisante, du côté d'une certaine désinvolture dans le discours, affichée, revendiquée, à l'instar des écrivains précédents dont la dimension « canaille » est souvent soulignée.

La problématique des figures de l'à-peu-près interroge la norme langagière, la norme sociale du bien dire, et aussi une norme éthique du bien penser. Les jugements négatifs qu'elle suscite renseignent sur les locuteurs, dont ils trahissent la rhétorique

⁶ Voir par exemple Dominicy 2002 pour une analyse du vague dans le domaine de l'argumentation.

⁷ Selon Fontanier 1968 : 347, les paronomases comme les antanaclasses sont à proscrire. Il précise néanmoins que, s'il se rencontre des paronomases chez de bons écrivains, « Ce n'est sans doute que parce qu'ils se sont comme offerts d'eux-mêmes, ou que, comme dit Beauzée, la matière même les lui a présentés. »

normative et prescriptive. Celle-ci stigmatise l'à-peu-près au motif que ses usages sont :

- *non canoniques* dans l'institution rhétorique du beau parler (littéraire et autres), mais aussi par rapport aux lois sociolinguistiques et rhétoriques de la communication idéalisée ;

- *quotidiens* : interactions ludiques (calembours), médiatiques (publicité, presse), polémiques (figures du pathos) ;

- *proches de la notion de faute*, à l'instar du lapsus, des virelangues ou des paralogismes. Cette faute, dont les significations varient, est surinterprétée : non intentionnelle, elle dévoile des mécanismes de pensée ou d'association bas, non contrôlés par la censure, le surmoi, les règles du bien-dire ou la bienséance ; intentionnelle, l'opprobre qui s'y attache grandit.

Molinié rappelle ces jugements prescriptifs dans plusieurs articles de son *Dictionnaire de rhétorique* :

L'équivoque est le défaut majeur, qu'il faut à tout pris éviter dans l'art oratoire. Elle peut provenir des mots, de la syntaxe ou des figures ; il peut même y avoir des arguments équivoques. Elle s'oppose à la clarté, qui est symétriquement l'exigence et la qualité majeures. (Molinié 1992 : 142)

La liste d'antonymes (éloquence, oratoire, élocution, style, figure, clarté, ingéniosité) et de synonymes (obscurité, naturel, vices) confirme le caractère dominant de cette approche normative et négative de la langue. En revanche, l'article sur l'« obscurité » montre que les choses sont complexes⁸ :

L'obscurité est le vice majeur du style. C'est même un des rares points sur lesquels toute la tradition rhétorique est d'accord. Concrètement, l'obscurité vient surtout des diverses sortes d'équivoques : donc essentiellement de faits d'élocution, y compris de composition. La question tient ainsi à la fois au choix des termes, qui peuvent eux-mêmes n'être point clairs, et à l'arrangement syntaxique de la phrase, qui peut prêter à confusion ou à l'ambiguïté.

Mais les choses ne sont pas si limpides. D'une part, certains genres peuvent favoriser des usages langagiers particulièrement exposés au défaut d'obscurité, notamment dans l'emploi des figures. D'autre part, il faut prendre garde à la relativité du sentiment d'obscurité : même au sein du français moderne, les usages syntaxiques ont changé en fonction de l'évolution du goût, et ce qui est ou a été obscur pour les uns n'est pas forcément ou n'a pas forcément été obscur pour d'autres. On admettra seulement qu'en rhétorique prescriptive, la tendance, voire la manie, française est bien la chasse de plus en plus fréquente, voire suicidaire, à toute ombre d'obscurité. (Molinié 1992 : 232)

Bref, avec le continent des figures de l'à-peu-près, on est de l'autre côté du miroir des figures⁹, aussi les manuels dits sérieux leur consacrent-ils peu de place. Paradoxalement, ces figures reposent aussi sur des mécanismes de connivence et de

⁸ Voir aussi les articles « hiatus » et « Je ne sais quoi » (Molinié 1992 : 162 et 181).

⁹ Fontanier critique l'à-peu-près mais reconnaît qu'il repose sur des logiques en appui sur les motivations inconscientes ou la force intrinsèque du matériau langagier, entraînant des approximations qui ont leur intérêt (1968 : 347).

distinction, de compréhension entre pairs, par-dessus le vulgaire. C'est ce qu'expriment Courteline (« Passer pour un idiot aux yeux d'un imbécile est une volupté de fin gourmet ») et Gagnaire :

Laissons les gens sérieux mépriser le calembour : aux graves tout est lourd.
On connaît des gens très spirituels qui font des à-peu-près : ils en usent de façon si vive et si joyeuse qu'il faudrait être triste pisse-froid pour ne pas rire avec eux de bon cœur.
En revanche, il y a des sots qui disent des à-peu-près. Seulement, eux, commencent par les concevoir laborieusement, puis les préparent, les répètent avant de les amener dans la conversation ; ils leur arrive même de les dire deux fois pour être sûrs d'avoir été bien compris et de s'esclaffer les premiers, donnant ainsi le signal des rires... ou de la consternation. Comment, avec de tels pratiquants, l'à-peu-près pourrait-il passer pour une manifestation de l'esprit ?
L'à-peu-près doit, au contraire, jaillir au milieu de la conversation comme diable d'une boîte... il doit avoir été inventé à la vitesse de l'éclair afin d'éclater au moment et à l'endroit où on ne l'attend pas... il doit surtout être stupide, car c'est l'un des paradoxes du genre d'être d'autant meilleur qu'il est plus sot. (Gagnière 1997 : 80)

Sans doute, faut-il voir dans l'absence de prétention une stratégie pour rendre passable ce qui outrepassa des conventions. Ainsi en jugeait Ménage : « Les allusions et les équivoques ne valent rien quand on les donne pour bonnes, mais elles sont bonnes quand on les donne pour ne valoir rien » (*ibid.* : 99). Le décodage rapide d'une structure complexe participe de cet ethos de la distinction, du plaisir de l'entre soi, comme dans le cas du verlan. Il y a là une sorte de communication codée, parallèle, ou, à tout le moins, une tension entre cette communication parallèle et la nécessité d'être malgré tout compris, tension qui est gérée différemment selon les figures (la contrepèterie n'est pas le mot-valise, l'anacoluthe diffère de l'enthymème) et selon les genres (les contraintes de la publicité, du discours politique ou médiatique ne sont pas celles des interactions quotidiennes).

2.2. Valeurs pragmatiques des figures d'à-peu-près

Certaines dimensions pragmatiques en lien avec le symbolique, l'imaginaire et l'inconscient répondent à la nécessité anthropologique de distinguer le plan du rationnel, du sérieux de celui du non rationnel. Elles renvoient à la complexité de la notion de jeu, programme doté d'une finalité (*game*) ou déploiement du désir dans l'acte spontané d'un sujet travaillé par l'inconscient (*playing*), comme le souligne Winnicott¹⁰. Elles s'appuient aussi sur une relation multiforme à la notion de plaisir : recherche de la satisfaction de la difficulté cachée et décodée, plaisir de la brièveté et de la profondeur, plaisir de la perception renouvelée des signifiants et des signifiés, bonheurs des cacophonies, des mises en relations suggestives ou au contraire les plus farfelues. Ces bonheurs-là sont fréquents en français, compte tenu de l'absence d'accent tonique jouant un rôle démarcatif, à l'oral. Outre la faiblesse de l'accent de

¹⁰ Voir les analyses renvoyant à la permanence d'un rapport enfantin (mais non infantile) au langage, aux jeux de mots. « Trop souvent, écrivait Bergson, nous méconnaissions ce qu'il y a encore d'enfantin [...] dans la plupart de nos émotions joyeuses » (*apud* de Foucault 1988 : 132).

mot, les liaisons et élisions bousculent les frontières de mots (« des zizillusions », « des zobsessions », « l'admiration/la demi ration »), voire des holorimes, et ce d'autant plus facilement que le français abonde en monosyllabes homophones (Vittoz-Canuto 1983 : 46-47, Martin 2005 : 55-57).

Au plan interactionnel, les à-peu-près permettent de dédramatiser une situation difficile, de rétablir un déséquilibre à son profit en établissant une complicité entre auteur et destinataire¹¹, de répondre à une nécessité de libération par la parole dans certaines situations de contrainte, d'ouverture sur la vie, sur d'autres cultures ou à l'inverse de construction d'identités de groupe. Depuis la décennie 1970-1980, la libération de l'expression (l'« imagination au pouvoir ») dans l'après mai 1968, aurait entraîné un fort mouvement néologique (cf. les mots valises, les acronymes) ; l'inflation verbale liée à la surinformation aurait favorisé le suremploi des jeux de mots et à-peu-près décalés pour séduire, retenir l'attention ; l'importance des tribus (en lien avec l'affaiblissement des liens d'appartenance d'autrefois (nation, religion, parti, syndicat, etc.) aurait intensifié le développement de « langues » de complicité (Vittoz-Canuto 1983 : 9-10, 132-133).

Compte tenu de ce qui précède, le dossier privilégie une approche de l'à-peu-près plutôt intentionnelle, car le lien avec la problématique de l'inconscient mériterait à lui seul un dossier. Au demeurant, la notion d'intentionnalité mérite quelques précisions. Elle peut certes évoquer une stratégie volontaire, visible dans la construction de certains mots valises, calembours, virelangues ou de certains raisonnements « approximatifs », mais cette stratégie pragmatique ne saurait évacuer le fait que les associations sont loin d'être toutes volontaires et maîtrisées, dans la mesure où les associations phonologiques, les appariements morpho-syntaxiques opèrent d'abord à notre insu, et font ensuite l'objet, dans l'après-coup, d'une rationalisation secondaire. Aussi bien, nul n'ignore que la langue vive opère en jouant avec des phénomènes de (non-)coïncidences du dire (Authier-Revuz 1998 : 71-72) qui ne doivent pas réduire le vouloir dire à la toute puissance illusoire d'un sujet maître absolu de sa parole...

3. Éléments pour une analyse pragma-énonciative de l'à-peu-près et présentation des articles

L'objectif n'est pas de substituer un regard systématiquement positif à une représentation systématiquement disqualifiante, mais de restituer les tensions entre vouloir dire et doxa, le jeu avec les attentes du public, en dégageant les intentions communicationnelles qui motivent le choix de telle ou telle figure d'à-peu-près, révélatrice de tensions intradiscursives (Détrie 2000)¹² au cœur de la dynamique du dire. Dans cette optique, l'hypothèse des points de vue en confrontation, développée dans le n° 160 de *Langue française*, a servi de guide à nombre de contributions et, pour éviter de nous répéter, nous nous permettons de renvoyer à Rabatel 2008a : 6-11. Ces travaux s'appuient sur une conception de l'énonciation articulant énonciation et référenciation (Forest 2003, Rabatel 2005), reposant sur la déliaison du locuteur¹³/énonciateur primaire des énonciateurs intradiscursifs¹⁴, afin de penser le

¹¹ « Il faut être trois pour apprécier une bonne histoire : un pour la raconter, un pour la goûter et un pour ne pas la comprendre... car le plaisir des deux premiers est redoublé par l'incompréhension du troisième » (Allais *apud* de Foucault : 1988 : 21).

¹² Voir également *Langue française* 101, 129, *Cahiers de praxématique* 35, *Semen* 15, etc.

¹³ Le *locuteur* est l'instance première qui produit matériellement les énoncés à l'écrit ou à l'oral.

fait figural comme une mise en scène énonciative de points de vue (PDV), selon la référenciation des contenus propositionnels, qui donnent sa dimension argumentative au contenu propositionnel comme aux figures qu'il contient (Klinkenberg 2000).

Les PDV en confrontation jouent tantôt sur des significations co-orientées (mais renvoyant à des univers distincts), tantôt sur des significations anti-orientées. D'une façon générale, ces PDV en confrontation fonctionnent en s'appuyant sur une connivence présupposée avec des points de vue doxiques ou des contrepoints de vue non doxiques. Ces phénomènes sont intéressants aux plans sociolinguistique et éthique, mais ils doivent d'abord être analysés du point de vue de leur structure, car ce sont, en dépit de leur discrédit, de véritables figures, caractérisables selon un certain nombre de critères : saillances discursives plus ou moins mesurables, dimensions mémorielles et typiques, reconnaissance sociale... C'est ce qu'ont essayé de faire les auteurs de ce numéro, dans la lignée des travaux de Bonhomme 1998 et 2005, en s'efforçant de rendre compte de l'à-peu-près aux niveaux structural, énonciatif et pragmatique.

Le dossier s'ouvre sur l'étude des métaplasmes avec M. Bonhomme, A. Rabatel et A. Jaubert. Marc Bonhomme analyse l'à-peu-près structural et énonciatif dans le mot-valise. À partir d'un corpus médiatique, il montre comment, malgré les tentatives des théoriciens pour normaliser le mot-valise, celui-ci reste une figure néologique approximative. D'une part, ses amalgames créent des structures lexicales floues, avec des frontières indécises et des motivations internes hétérogènes. D'autre part, les télescopes du mot-valise révèlent une énonciation équivoque, due à la confrontation de points de vue diversifiés. Néanmoins, de tels à-peu-près inhérents au mot-valise satisfont pleinement l'expressivité des discours en jeu.

A. Rabatel traite de la figure de l'à-peu-près dans le nom propre (Np). Il fait d'abord le point sur les critères phonétiques de l'à-peu-près, puis explore l'hypothèse sémantique de points de vue en confrontation à propos de Np soumis à des à-peu-près, comparant leur valeur dénomminative et une logique associative entraînée par la paronymie avec un signifiant approchant. Le référent acquiert en contexte des significations nouvelles. Le cumul de la valeur dénomminative et d'une valeur interprétative identifiante générale/exemplaire fonctionne avec des Np syntaxiquement modifiés ou non.

A. Jaubert revient sur le calembour en réinterrogeant d'un point de vue pragmatique la notion de facilité qui est souvent associée à ce trait d'esprit. Traditionnellement, ce trait /facile/ apparaît comme un point faible, mais il peut devenir l'objet d'une récupération. Passé sous silence dans bien des traités, le calembour s'avère une figure du discours très efficace, tirant profit de ce qui, d'un point de vue puriste, devait la dévaloriser. Ce retournement est examiné dans un journal satirique, *Le Canard enchaîné*, qui a fait du calembour sa marque de fabrique.

L. Gaudin-Bordes et G. Salvan renouvellent l'analyse de la figure syntaxique de l'anacoluthie, souvent définie comme rupture de construction. Après avoir rappelé que la discontinuité syntaxique se résout par la prise en compte d'autres niveaux d'analyse (thématique, textuel, cognitif), elles montrent que l'anacoluthie, tout en exhibant une redistribution des positions énonciatives, cumule et fait jouer les points

¹⁴ L'énonciateur correspond à une *position* (énonciative) qu'adopte le locuteur, dans son discours, pour envisager les faits, les notions, sous tel ou tel PDV – le sien ou celui des autres. Voir également Ducrot 1984.

de vue pour ajuster le discours à la visée communicationnelle de l'énonciateur, au plus près du discours.

M. Angenot et C. Badiou Monferran abordent la question de l'à-peu-près dans l'argumentation. M. Angenot présente la rhétorique comme d'une science de l'à-peu-près. Son paradigme normatif fondamental /sophismes vs raisonnements acceptables/ est fondé sur un ensemble confus et disputé de critères incohérents. Les traités de rhétorique se concentrent d'ordinaire sur la déduction enthymématique et l'induction généralisante et tendent à négliger diverses manières de raisonner à la fois fréquentes et significatives qui se soustraient à toute possibilité de formalisation: le raisonnement apagogique, l'abduction, divers types de raisonnements prévisionnels et conjecturaux, les contrefactuels et le raisonnement par analogie.

C. Badiou-Monferran traite du paralogisme en régime littéraire. Si la tradition logico-rhétorique considère les paralogismes comme des raisonnements vicieux, l'approche figurale pragmatique énonciative permet de reprendre cette question à nouveaux frais. L'examen des jeux de prise en compte ou de prise en charge des PDV doxal, endoxal et paradoxal dans la littérature réputée « classique », telle celle des *Fables* de La Fontaine, montre que l'à-peu-près est loin de se borner à la littérature transgressive.

M. Prandi part de l'idée que tant la métaphore que l'approximation peuvent être vues comme des stratégies à la fois cognitives et discursives. Dans les deux cas, le trait d'union est l'analogie. Il analyse l'approximation sur le fond des stratégies cognitives concurrentes, à savoir, la métaphore, figure du conflit, de l'interaction et de la projection, la similitude, figure de l'analogie, et la mitigation qui, comme la similitude, affaiblit la force conceptuelle de la projection.

C. Stolz et M. Rinn traitent des à-peu-près dans des configurations discursives particulières. Claire Stolz analyse l'à-peu-près dans la langue romanesque du XX^e siècle avant 1968. Elle montre comment se réalisent les figures d'à-peu-près dans la représentation de la langue populaire dans le roman du premier demi vingtième siècle. Entre 1913 et 1968, de Proust à Cohen en passant par Céline et Queneau s'opère un changement linguistique à propos de la faute de langue, qui devient une figure dialogique : figure d'à-peu-près, elle s'inscrit dans une problématique historique de la linguistique et de la littérature d'une large moitié du XX^e siècle.

M. Rinn étudie la fonction pragmatique de l'à-peu-près dans la figuration de la violence rhétorique caractéristique de la polémique négationniste sur Internet. Définies par A.W. Halsall comme des « expressions émotives mimétiques », ces procédures discursives visent à rendre antipathiques les adversaires afin de rejeter les idées que ceux-ci défendent. Cet article montre comment l'à-peu-près transgresse les lois de la polémique. La violence exercée sur la langue traduit la volonté du polémiste d'agresser son adversaire en deçà des conventions de la communication.

Les investigations qui composent ce dossier n'ont pas la prétention d'être exhaustives, bien d'autres figures restent à investiguer, d'autant que la plupart des articles portent plutôt sur la période contemporaine. C'est pourquoi il a paru intéressant de prolonger la réflexion par une analyse historique et épistémologique qui permet de mieux circonscrire l'arrière-plan d'où émerge la dynamique figurale de l'à-peu-près. É. Bordas effectue ainsi une utile mise au point sur la lexicalisation d'un lieu commun, l'à-peu-près et l'à-peu-préisme. L'emploi substantif du groupe prépositionnel *à peu près* est attesté en français au moins depuis le XVII^e siècle, et ce d'abord dans le vocabulaire des mathématiques. L'auteur analyse les évolutions

morphosyntaxiques et fonctionnelles qui ont contribué à la lexicalisation effective de ce qui peut paraître un simple idiomatisme et montre qu'en tant que marqueur de point de vue, la mention de l'à-peu-près est presque toujours le fait de discours réactionnaires.

C'est pourquoi nous espérons que cette livraison donnera envie au lecteur de se lancer dans de nouvelles recherches, en synchronie comme en diachronie.

Alain Rabatel, Université de Lyon 1-Iufm,
ICAR, UMR 5101, CNRS, Université de Lyon 2, ENS

Références bibliographiques

- AUTHIER-REVUZ J. (1998) « Énonciation, méta-énonciation. Hétérogénéités énonciatives et problématiques du sujet », in Vion R. (éd), *Les sujets et leur discours. Énonciation et interaction*. Aix-en-Provence, Presses de l'Université de Provence, 63-79.
- BONHOMME M. (1998) *Les figures clés du discours*. Paris, Éditions du Seuil.
- BONHOMME M. (éd) (2001) *Figures du discours et ambiguïté*. Semen 15.
- BONHOMME M. (2005) *Pragmatique des figures du discours*. Paris, Champion.
- DETRE C. (2000) « La figure, une "parole parlante" au plus près du vécu », *Cahiers de praxématique* 35, 141-169.
- DOMINICY M. (2002) « La dimension sémantique du discours argumentatif », in Koren R. et Amossy R. (éds) *Après Perelman : quelles politiques pour les nouvelles rhétoriques ?* Paris, L'Harmattan, 123-152.
- DUBOIS J., EDELINE F., KLINKENBERG J.-M., MINGUET P., PIRE F., TRINON H. (1970) *Rhétorique générale*. Paris, Larousse.
- DUCROT O. (1984) *Le dire et le dit*. Paris, Éditions de Minuit.
- DUPRIEZ B. (1980) *Gradus. Les procédés littéraires*. Paris, 10/18.
- FONTANIER P. (1968) [1821] *Les figures du discours*. Paris, Flammarion.
- FOREST R. (2003) *Critique de la raison linguistique*. Paris, L'Harmattan.
- FOUCAULT B. de (1988) *Les Structures linguistiques de la genèse des jeux de mots*. Berne, Peter Lang.
- GAGNIERE C. (1997) *Pour tout l'or des mots*. [Au bonheur des mots [1989]. *Des mots et merveilles* [1994]]. Paris, Laffont.
- GAUDIN-BORDES L. et SALVAN G. (2008) « Le sens en marche : le cas de l'hypallage », *L'Information grammaticale* 116, 15-19.
- GAUDIN-BORDES L. et SALVAN G. (2010) « Construction d'identité et processus d'identification : le rôle des figures. Hypallage, antanaclase, paradiastole », in Osu S., Col G., Garric N. et Toupin F. (éds), *Construction d'identité et processus d'identification*. Berne, Peter Lang, 123-136.
- KLINKENBERG J.-M. (2000) « L'argumentation dans la figure », *Cahiers de praxématique* 35, 59-86.
- MARTIN J. (2005) *La Contrepèterie*. Paris, PUF.
- MOLINIE G. (1992) *Dictionnaire de rhétorique*. Paris, Le Livre de Poche.
- POUGEOISE M. (2006) *Dictionnaire de poétique*. Paris, Belin.
- RABATEL A. (2005) « La part de l'énonciateur dans la construction interactionnelle des points de vue », *Marges linguistiques*, 9, 115-136. <http://www.texto.net>
- RABATEL A. (éd) (2008) « Figures et points de vue en confrontation », *Figures et point de vue*. *Langue française* 160, 3-19.
- RICALENS-POUCHOT N. (2005) *Dictionnaire des figures de style*. Paris, Armand Colin.
- VITTOZ-CANUTO M. (1983) *Si vous avez votre jeu de mots à dire*. Paris, Nizet.